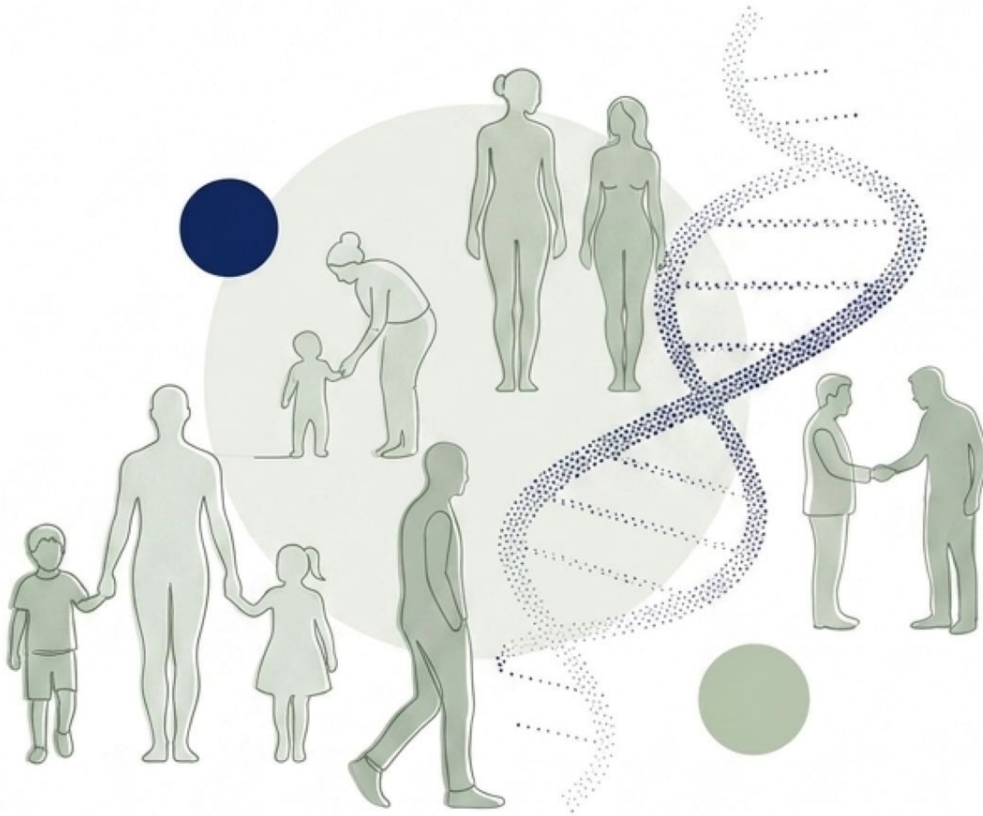


LA MÉDECINE ET LA VIE



AU-DELÀ DES DONNÉES OBJECTIVES,
L'INDIVIDU ET SA DYNAMIQUE VITALE.

Dr Philippe Marchat

Philippe Marchat

La médecine et la vie

Au-delà des données objectives : l'individu et sa dynamique vitale

© Philippe Marchat, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1368-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Mais là où est le danger, croît aussi ce qui sauve »

(Friedrich Hölderlin)

Introduction : l'effacement de la vie dans la médecine moderne et ses enjeux

La vie – ce que le patient traverse, éprouve et ressent – s'est, depuis plusieurs décennies, progressivement éclipsée de la scène médicale, absente des cabinets de consultation, des ouvrages de médecine et des travaux de recherche. Lorsqu'elle y fait irruption, c'est presque exclusivement du côté du patient, qui souffre des effets concrets de la maladie sur sa vie quotidienne : fatigue, douleur, troubles du sommeil, inquiétude face à l'avenir.

Du côté de la médecine, du médecin, en revanche, cette dimension vécue suscite peu d'intérêt réel. Non par manque d'humanité des praticiens, mais, plus simplement, parce que ce que ressent le patient est, généralement, considéré comme médicalement inexploitable. Et, de fait, pour poser un diagnostic et décider d'un traitement, la médecine moderne s'appuie avant tout sur des données objectivées : examens biologiques, imagerie, mesures chiffrées, explorations fonctionnelles, enregistrements électriques de l'activité des organes.

Dans ce cadre, la manière singulière dont le patient vit sa maladie, les circonstances dans lesquelles celle-ci est apparue, non seulement, n'intéressent guère la médecine moderne, mais représentent, même, pour elle, un élément de brouillage, de confusion et de diversion qui, s'il lui était fait trop de place, aboutirait à un amoindrissement de ses performances. Pourquoi, en effet, s'intéresser à la vie du malade si seuls comptent les mécanismes biologiques, les anomalies mesurables, les lésions observables ou les agents infectieux identifiables ? Cette question structure en profondeur la médecine contemporaine.

Il serait erroné de voir dans ce constat une critique de la biomédecine. Les progrès qu'elle a permis sont immenses et incontestables. Le dépistage précoce, l'imagerie, la biologie moderne sauvent chaque jour des vies. Il ne s'agit donc nullement de contester ces acquis, mais de s'interroger sur ce qui a été perdu parallèlement à leur développement.

Car, que penser du présupposé, de la conviction, profondément ancrée, dans l'esprit des médecins modernes, de l'absence de tout rôle, du déni de l'importance, pour la santé et dans la survenue des maladies, de ce que le patient

vit, éprouve et des difficultés qu'il traverse ?

Ainsi, quelle que soit la pathologie qui frappe le patient, AVC, infarctus, cancer, asthme, migraine, maladie auto-immune, allergie, état infectieux, etc. de la plus bénigne à la plus sévère, aucune attention, aucune prise en compte, réelle et effective, de ce que vit le patient, n'est accordée. Comme si les maladies survenaient sans aucun lien avec la vie concrète du patient.

Que celui-ci ait éprouvé, depuis des mois, un long chagrin, qu'il ait été la proie d'angoisses et/ou confronté à d'inextricables difficultés, qu'il se soit senti, très longuement, « coincé » dans une impasse, en grand danger, tout ceci ne jouerait, donc, aucun rôle et n'aurait pas la moindre responsabilité dans le fait qu'il soit tombé malade. Ce pourquoi, d'ailleurs, les traitements proposés au patient ne s'adressent qu'à sa machinerie biologique et ne « ciblent » jamais son vécu.

Il est important, ici, de saisir que la marginalisation du vécu du patient ne constitue pas une particularité de la médecine moderne, qu'elle s'inscrit dans un mouvement plus vaste, vieux de plusieurs siècles, par lequel la science s'est progressivement éloignée du monde de la vie. En substituant au monde sensible, qualitatif et vécu, un monde abstrait, quantifié et mesurable, la science moderne a bien produit un savoir d'une puissance inédite, mais au prix d'un fossé croissant entre connaissance scientifique et expérience humaine.

En médecine, ce fossé se manifeste avec une acuité particulière, la maladie tendant à être définie exclusivement par ses mécanismes biologiques ou ses anomalies mesurables, tandis que l'expérience vécue du malade perd, elle, son statut de source de connaissance. Or, s'il y a médecine, c'est bien parce qu'un sujet éprouve quelque chose comme pathologique, comme perturbant sa manière d'être au monde. Parce qu'il se dit et se sent malade.

L'ambition de cet ouvrage est de montrer que cette exclusion de la vie n'a rien d'inévitable, qu'il est possible – théoriquement et pratiquement – de concevoir une médecine intégrant pleinement les données objectives de la biomédecine tout en reconnaissant la valeur biologique et clinique du vécu de la maladie, du vécu du patient. Pour ce faire, il est nécessaire d'adopter une démarche méthodologique précise : suspendre provisoirement les explications causales, biologiques ou psychologiques, afin de décrire avec rigueur la maladie telle qu'elle est vécue. Cette suspension n'implique ni rejet ni dénigrement de la

science médicale, mais répond à une exigence de méthode visant à rendre visibles des dimensions du vivant que l'objectivation tend à effacer.

C'est dans ce cadre que l'homéopathie intervient dans ce livre. Non comme un système thérapeutique à défendre, mais comme une pratique clinique particulière qui, par son attention systématique à la singularité des manifestations de la maladie, constitue un terrain d'observation privilégié permettant de mettre en lumière certaines notions – le patient en tant qu'*individu vivant*, l'importance de la *dynamique vitale* qui anime chaque être humain, la dimension fondamentale de *l'unité corps-esprit* – qui pourraient devenir centrales en biologie et en médecine.

Ces trois notions constituent, en quelque sorte, le cœur du livre et mériteraient, je pense, la médecine y gagnerait beaucoup, de devenir des éléments centraux d'une médecine véritablement intégrative.

Elles représentent, également, et ceci sera traité dans la partie conclusive du livre, des concepts et opérateurs fondamentaux pour défendre, à l'avenir, la dimension humaniste de la médecine face aux bouleversements annoncés par l'explosion des biotechnologies et de l'Intelligence Artificielle.

1) Le divorce entre le monde de la science et celui de la vie

Un long détour est nécessaire si l'on veut, véritablement, comprendre ce qui se joue dans l'absence de la vie, du vécu, de ce qu'éprouvent les patients, dans la médecine contemporaine. Il est nécessaire car cet effacement de la vie ne constitue qu'un des aspects du divorce qui, depuis quatre siècles, maintenant, s'est produit, et ne fait que s'accroître, entre le monde de la science et celui de la vie. Ce que nous allons voir maintenant.

1.1 Comment ce divorce s'est-il instauré ?

Galilée, Newton, Descartes et la naissance du monde abstrait de la quantité

Pour résumer ce qui s'est passé, précisément, le mieux me semble de citer le philosophe et historien des sciences Alexandre Koyré qui décrit, de façon synthétique, le « drame » et la « tragédie » de l'homme moderne et, pour notre propos, du malade de notre temps. Écoutons-le :

« Il y a quelque chose dont Newton doit être tenu responsable ou, pour mieux dire, pas seulement Newton, mais la science moderne en général : c'est la division de notre monde en deux. J'ai dit que la science moderne avait renversé les barrières qui séparaient les Cieux et la Terre, qu'elle unit et unifie l'Univers. Cela est vrai. Mais, je l'ai dit aussi, elle le fit en substituant à notre monde de qualités et de perceptions sensibles, monde dans lequel nous vivons, aimons et mourons, un autre monde : le monde de la quantité, de la géométrie déifiée, monde dans lequel, bien qu'il y ait place pour toute chose, il n'y en a pas pour l'homme. Ainsi le monde de la science – le monde réel- s'éloigna et se sépara entièrement du monde de la vie, que la science a été incapable d'expliquer (...) c'est en cela que consiste la tragédie de l'esprit moderne qui « résolut l'énigme de l'univers », mais seulement pour la remplacer par une autre : l'énigme de lui-même¹ ».

Ce qu'énonce Alexandre Koyré, permet, en termes philosophiques, de comprendre ce que je soulignais dans les premières lignes de ce livre. À savoir qu'il n'y a désormais plus de place pour l'homme, ni pour la vie, en médecine. Que celle-ci vit, aujourd'hui, sous le règne « de la quantité et de la géométrie déifiée », c'est-à-dire sous les diktats des mesures, des dosages biologiques et de l'imagerie médicale.

Le divorce entre science et expérience

Ce que nous ressentons, éprouvons et vivons est, donc, au fil des siècles, devenu douteux, suspect, voire, faux et égarant. Mais, comment cela s'est-il, plus concrètement, produit ?

Notre relation à quelques données scientifiques fondamentales va nous permettre de prendre la mesure de l'importance de la dévalorisation de notre vécu et du retentissement que cela a sur nous.

Puisque tout commence avec Newton et Galilée, considérons ce que, depuis eux, nous savons tous, pour l'avoir appris à l'école. A savoir que la terre est ronde et qu'elle tourne, à la fois, sur elle-même, en 24 heures, et autour du soleil, à des milliers de km/heure en 365 jours. Comment ne pas être frappé du fait que ces deux certitudes scientifiques vont, pourtant, à l'inverse, exact, de ce qu'« enseigne » notre expérience sensible, de ce que nous ressentons et vivons.

Car, que nous fait ressentir notre expérience quotidienne, sinon que, pour nous, la terre est plate ? Et, comment croire qu'elle se déplace à très grande vitesse autour du soleil et tourne sur elle-même, alors qu'elle nous semble parfaitement immobile et qu'au moindre tremblement de terre, panique et effroi se répandent.

Ainsi, même s'il est, scientifiquement, indéniable que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil, il n'en demeure pas moins « vrai », aussi, comme le disait Edmund Husserl, fondateur de la phénoménologie, dont je parlerai plus tard, que, pour nous, « L'Arché²-Terre ne se meut pas ». Par-là, il rappelait que, selon notre expérience, la plus intime et « la plus archaïque », la Terre est l'exemple, même, de ce qui ne bouge pas. Mieux, son immobilité est le gage de notre stabilité et de notre équilibre. Notre vécu se trouve, donc, ici, en profonde

contradiction avec les données scientifiques.

Le même paradoxe, beaucoup plus surprenant, encore, surgit concernant l'idée que la matière est faite de vide. Cette donnée scientifique, établie par la physique, va, en effet, complètement à l'encontre de notre expérience quotidienne, où tout est plein, solide et sans vide constitutif. Chaise, table, mur ou vitre, tout ce contre quoi, en s'y heurtant, on pourrait se blesser, est, donc, vide !

De même, la science nous apprend-elle que toute chose est sujette à un mouvement, dit brownien, c'est-à-dire à une agitation moléculaire perpétuelle et incessante. Pourtant, pour nous, quoi de plus immobile, statique et sans changement qu'un rocher ou une pierre ?

Quand le progrès scientifique rend le vécu suspect

La science nous contraint, donc, depuis quatre siècles, à nous défier de ce que nous pensons et ressentons, spontanément, et sur quoi est basée toute notre vie quotidienne (car lorsque l'on marche, pour nous, la terre est plate et immobile, quand on s'assied sur une chaise, elle est pleine, solide, immobile, nullement faite de vide et d'atomes en agitation permanente).

Si nous arrivons, sans mal, à concilier ces deux visions opposées du réel, dans notre vie quotidienne, c'est que, tout simplement, la vérité scientifique, dans ces domaines, nous semble « extérieure » à ce que nous vivons. Ne pas nous concerner, en fait.

À l'inverse, en médecine, le divorce entre le vécu du patient et la vérité « objective³ », que la biomédecine énonce sur ce qui lui arrive, pose problème. Car la « science », ici, vient dévaloriser ce que nous ressentons nous concernant, nous-mêmes.

Autant dire qu'il n'est pas rare que l'on se sente mal mais que la médecine dise « vous n'avez rien » ou qu'au contraire, on se sente fort bien mais qu'elle énonce qu'en raison de telle anomalie (cholestérol ou tension artérielle plus ou moins élevés), on se trouve en danger.

Aussi les patients se trouvent-ils, de plus en plus, écartelés entre ce qu'ils